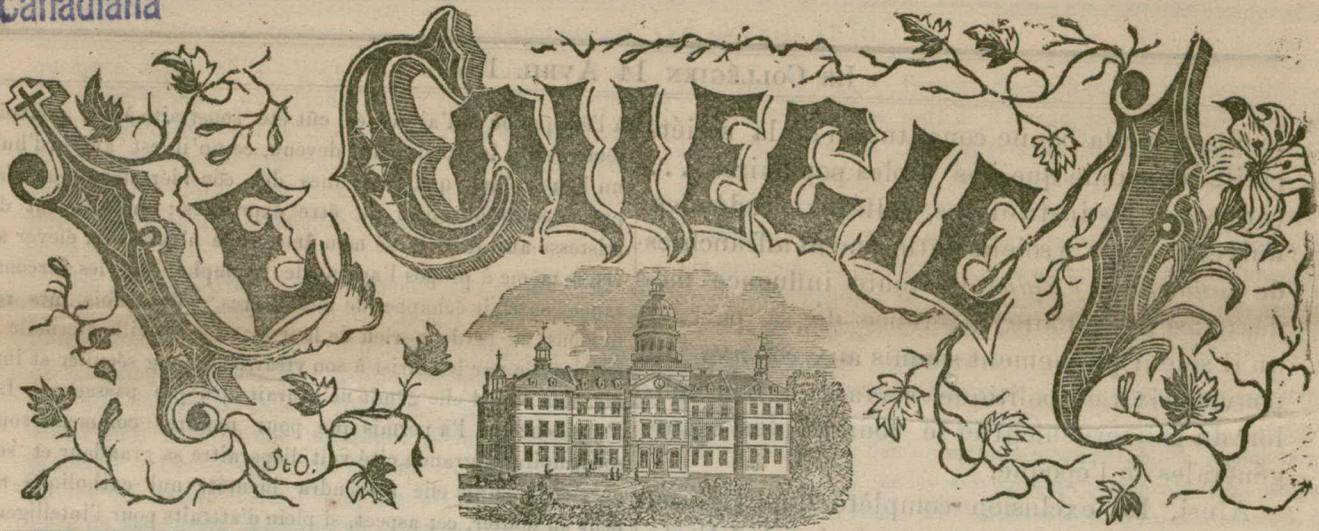


Port payé par l'Éditeur.



{ Vol. 3. } COLLÈGE DE ST. HYACINTHE, P. Q., VENDREDI, 14 AVRIL 1876. { No. 15. }

LE COLLEGIEN.

Se publie tous les quinze jours pendant l'année scolaire.

PRIX.

Pour dix mois, . . . (CANADA) \$1 00
 „ „ „ (ÉTATS-UNIS)1 25

Toutes communications doivent être adressées au Gérant
 JOSEPH MARCIL,
 Collège de St. Hyacinthe

PETITES NOTES SUR LE SYLLABUS.

LE SYLLABUS ET L'ÉDUCATION.

Les prétentions que le Pape a condamnées par le Syllabus sont une violation directe et manifeste de la liberté religieuse ; l'intention cachée ou déclarée, l'est d'imposer le sceau laïque, l'*imprimatur* civil, sur toutes les doctrines approuvées par l'État, les autres ne devant pas avoir droit d'entrée dans les écoles Théologiques, pas plus que les doctrines catholiques ne l'avaient jadis en Sorbonne, quand elles contredisaient les quatre articles de 1682. Eh bien ! ces tyrannies, usurpations, à l'ordre du jour en Allemagne, en Suisse, en Italie, sont acclamées par le monde libéral. Pourquoi ? parceque la société actuelle, encore une fois, est saturée de *l'esprit protestant* et que le Protestantisme n'admet l'existence que des *droits ecclésiastiques qui viennent du peuple*, c'est-à-dire, logiquement de l'État.

Passons maintenant aux autres thèses. Les prétentions de l'État à propos d'enseignement théologique dans les Séminaires sont tout simplement absurdes aux yeux des *chrétiens* qui ad-

mettent l'existence d'une société religieuse *sui juris*.

Mais ces mêmes prétentions au sujet des écoles *primaires*, ainsi que d'enseignement secondaire où, comme on dit ici, d'études classiques, collégiales et universitaires ; en un mot, au sujet de toutes les études et écoles qui ne sont pas purement théologiques, sont plus dangereuses d'abord, et ensuite, appuyées de raisons plus spécieuses.

Pour éviter au lecteur la peine d'avoir recours à des feuilles déjà envolées bien loin peut-être, nous reproduisons ici les thèses du Syllabus, où sont exprimées les prétentions de l'État.

Prop. 45ème. " La direction des écoles publiques, où va se former la jeunesse d'un peuple chrétien, excepté seulement sous quelques rapports, les séminaires épiscopaux, *peut et doit être attribuée tout entière à l'autorité civile*, et cela de telle manière qu'on ne reconnaisse à *aucune autre autorité le droit de s'immiscer* dans la discipline des écoles, dans le régime des études, dans la collation des grades, et dans le choix ou l'approbation des maîtres."

Il y a deux autorités qui se trouvent exclues par ce *pronunciamento* de l'absolutisme libéral inconnu même au Roi qui disait *l'Etat c'est moi* : inconnu à l'époque des siècles chrétiens ; et qu'on ne retrouve, à proprement parler, qu'à Sparte, en ces temps glorieux où l'État était le grand Tout, absorbant la famille et la religion. Ces deux autorités, ce sont la famille ou l'autorité paternelle, et l'Église ou l'autorité ecclésiastique. En ce qui concerne l'Église, la proposition 47ème est plus explicite : car el-

le dit " que la bonne constitution de la société civile demande que les écoles populaires... (et toutes les institutions, collèges, académies, universités etc.) soient entièrement affranchies de l'autorité de l'Eglise, de toute influence modératrice et de toute ingérence de sa part, et qu'il soient pleinement soumis aux volontés du pouvoir civil et politique suivant le bon vouloir du gouvernement et le courant des opinions générales de l'époque. "

Ainsi, 1o. exclusion complète de l'Eglise ; 2o. toute-puissance, absolue, exclusive de l'Etat ; voilà les deux principes qui, dans l'idée moderne exprimée par les erreurs que le Pape condamna au Syllabus, doivent régir toute cette matière de l'Education.

Or, ces deux principes sont condamnés par le Souverain Pontife : il faut donc dire, au contraire, pour rester catholique : en matière d'Education, à l'égard des institutions diverses où l'éducation se donne à l'enfance et à la jeunesse chrétiennes, 1o. l'Eglise ne doit pas être exclue, 2o. l'Etat n'a pas, un droit absolu, tout-puissant, exclusif.

Quant à déterminer quelles sont les limites prescrites par le droit naturel et divin aux deux puissances, ce qui appartient en propre à chacune, ce qui est du ressort des deux à la fois, c'est ce que nous n'entreprendrons pas de faire, au moins d'une manière complète. Tout au plus essaierons-nous de toucher à quelques unes des nombreuses questions qu'il faudrait traiter pour être complet.

Mais ce que nous ne pouvons passer sous silence c'est l'audacieuse prétention, manifestée par les thèses réprouvées, de chasser l'Eglise de toutes les écoles, excepté de celles où elle instruit et forme les futurs ministres de ses autels.

(À continuer.)

Un Vendredi-Saint au soir AU COLYSÉE.

Il y a trente trois ans qu'a eu lieu la scène dont on va lire le récit. Elle a laissé dans mon âme une impression qui se fait encore sentir. En la redisant aujourd'hui, je veux rappeler ce que j'ai tâché de démontrer, dans une suite d'articles publiés dans la Revue Canadienne, sur la Destinée providentielle de Rome ; c'est à-dire, que pour que cette ville conserve le caractère sacré que Dieu a imprimé en elle, il faut qu'elle soit sous la domination du chef de l'Eglise. Si Rome

à l'époque où je l'ai visitée, eût été soustraite à son pouvoir temporel, si le Colysée fût devenu, ce qu'il est aujourd'hui, un lieu profane, quelques unes des considérations que j'ai présentées n'auraient pu être exprimées ; un sentiment de tristesse aurait dominé mon âme, et je n'aurais pu élever avec le même à propos l'accent de triomphe que les circonstances ont fait échapper de mes lèvres. Toute fois, mes réflexions ne perdent rien de leur force. La ville éternelle a été donnée par le Christ à son vicaire ; le joug séculier et impie sous lequel elle gémit ne saurait être que passager. La Providence ne l'a permis que pour montrer comment sous son empire la grande cité voit disparaître sa grandeur et ses charmes. Mais elle reprendra bientôt, nul catholique ne peut en douter, cet aspect, si plein d'attraits pour l'intelligence, l'imagination, le cœur et les sens, qui l'a fait exceller, comme chante l'Eglise, sur toutes les beautés de l'univers — *Excellis orbis una pulcritudine.*

Le jour anniversaire de la Rédemption du monde a dans la ville éternelle un caractère spécial résultant de deux ordres de sentiments qui saisissent vivement le cœur. C'est une tristesse plus profonde que partout ailleurs, Jérusalem peut-être exceptée, et en même temps une sorte de satisfaction qui remplit l'âme de consolations et d'espérance. En effet à Rome se trouvent réunis presque tous les instruments de la passion ; en leur présence le souvenir des douleurs du Christ est plus vif et plus attristant ; d'autre part les éclatants hommages rendus à la divinité du Sauveur par la pompe majestueuse des cérémonies et le triomphe de la religion que tout rappelle dans la grande cité, donnent au cœur l'occasion de joindre à l'hommage de sa compassion aux souffrances du Christ, celui d'une félicitation sur la merveilleuse efficacité du sang qu'il versait sur la croix. On pleure et l'on se réjouit tout ensemble. Le mélange de ces deux sentiments fait du Vendredi-Saint de Rome un jour où la religion frappe l'âme d'une émotion sublime et mystérieuse qui élève la foi et la piété à leur plus haute puissance.

J'aurais aimé à redire les impressions diverses que Rome laisse en ce saint jour au cœur chrétien qui va prier dans ses sanctuaires. Je me borne à reproduire la dernière des scènes que cette grande journée a déroulée devant moi.

C'est au Colysée qu'elle s'est passée. Une circonstance particulière a fait de ma visite à ce monument en cette soirée, une des plus fortes impressions de ma vie.

Le Colysée est le plus vaste et le plus beau monument qui nous soit resté de l'antiquité. C'est un amphithéâtre de forme ovale ayant 160 pieds de hauteur, et 1,650 de circonférence extérieure. A cette enceinte qu'il embrasse, à cette élévation qui étonne le regard, à la beauté de son architecture, à la disposition et à la destination de ses diverses parties, on reconnaît l'œuvre du peuple souverain de l'univers. Vespasien a fait commencer cet édifice, Titus l'a achevé. Les Juifs que ce prince avait emmenés captifs de Jérusalem ont construit ce gigantesque monument. C'est sur les divers gradins de cet édifice que s'assemblaient dans les grandes fêtes 80 à 100 mille spectateurs pour contempler les jeux publics, et surtout pour assouvir leurs regards des plaies et du sang des gladiateurs. Le Colysée a subi de grandes détériorations : une partie considérable a croulé sous les coups du temps ou de démolisseurs barbares. Malgré ces pertes l'édifice se montre encore avec tout ce que sa masse a d'imposant, et sous

quelques rapports il y a gagné. En effet, d'un côté il est assez conservé pour que l'imagination reconstruise facilement dans l'ensemble de ses parties diverses, et de l'autre il offre à la vue la plus magnifique ruine qui existe au monde. C'est un mélange de solidité et de vétusté, de grandeur et de décadence qui saisit l'âme d'une indicible émotion d'admiration et de rêverie.

Bien souvent j'avais erré sous les arceaux de ses vastes portiques ; je m'étais assis au milieu de son arène ; j'avais visité le monument dans toutes ses parties ; c'était ma promenade favorite ; j'y passais des heures entières. Mes sens et mon âme trouvaient dans la vue du Colysée et dans les souvenirs qu'il rappelle une jouissance pleine de charmes et de grandeur. Dans les jours, et ils sont fréquents à Rome, où la ville des Césars et des Papes, m'avait donné dans quelques unes de ses ruines fameuses ou de ses sanctuaires pleins de grâces, quelque forte émotion, qui exaltait toutes les puissances de mon âme, j'aimais sur le soir à venir y associer l'impression de l'aspect et des réminiscences du Colysée. La corde de la lyre du cœur que ce lieu touchait complétait la délectable harmonie des sentiments qui vibraient au dedans de moi. Le Ciel secondant les inclinations de mon âme, m'avait réservé ma plus magnifique jouissance au Colysée, pour le jour où j'avais éprouvé d'ailleurs les plus touchantes émotions que Rome peut présenter à un cœur chrétien.

C'était le Vendredi-Saint Il était neuf heures du soir..... je quitte ma demeure, l'âme remplie des sentiments de la grande et sainte journée ; je traverse seul et dans le silence quelques rues de Rome, et je passe sous les arcs majestueux de ce qu'on nomme la Basilique de Constantin. Me voici devant le monument. La lune dans son plein, répandait sur cette immense ruine sa magique lueur ; j'entre dans l'arène, j'avais espéré y être seul ; à ma grande surprise, j'y vois beaucoup de monde rassemblé. Était-ce pour un but religieux ? Non. C'étaient des étrangers qui voulaient jouir de l'aspect du Colysée au clair de la lune. Rien en effet de plus enchanteur que ce spectacle. Dans la soirée que je rappelle j'en ai joui dans toute sa splendeur.

La lune au milieu des étoiles dominait le Ciel. De l'arène où se dessinaient avec un bel effet les ombres de ces masses gigantesques, l'astre des nuits nous présentait des phénomènes variés suivant que nous nous approchions ou que nous nous éloignions des murs. Quelques fois il rasait leur extrémité au milieu des plantes qui végètent sur leurs sommets, quelques fois il apparaissait remplissant une des ouvertures supérieures avec un effet saisissant ; ou bien ses rayons tombant sur les murs noircis par les ans répandait ça et là une demi-lueur mystérieuse. En même temps on voyait des hommes en grand nombre marchant sur les hauteurs de l'édifice, et quelques fois s'arrêtant ; on eut dit les ombres des anciens spectateurs de l'amphithéâtre. Puis apparaissaient tout-à-coup des lumières sur les sommets des ruines : elles disparaissaient et revenaient avec rapidité. C'étaient les flambeaux des guides des voyageurs à travers les sombres corridors du large édifice.

Et moi aussi je veux monter sur cette hauteur : je la trouve plus élevée que jamais en gravissant ces escaliers à tant de degrés. De quelle vue l'on jouit, du point le plus haut qu'il soit possible d'atteindre avec sécurité. Quel ensemble de ruines qui sont là pour former la ceinture et les avenues du grand monument ! C'est le temple de Romulus, la Basilique de Con-

stantine, le forum, l'arc de Septime-Sévère, de magnifiques colonnes détachées, l'arc de Titus, les restes du jardin des Césars sur le Palatin. Et tout cela revêtu de cette lueur mystérieuse de la lune ! Non, on n'exagère pas les effets de cet astre sur les ruines. Les phénomènes que la lueur formait à l'intérieur du monument, apparaissent plus variés encore de la hauteur où j'étais placé, qu'au bas de l'arène. Toutes les parties de l'édifice, les loges, les terrasses, le *podium*, etc, recouvertes d'une teinte admirable se dessinaient dans toute leur forme à nos regards ravis.

Quelle jouissance pour mes yeux, je venais de recevoir ! mais malheur à celui qui du haut du Colysée ne sait que voir. L'esprit dans ce lieu a une part incomparablement plus large que les sens. Tous les souvenirs qu'il rappelle accouraient en foule à mon âme. Je cherchais à rendre quelques unes de mes impressions. Mon cœur débordait d'émotion et voulait un épanchement. J'avais rêvé quelque temps seul, mais il me fallait lier conversation avec quelques voyageurs qui contemplaient auprès de moi le spectacle qui se déroulait à mes yeux. Quel peuple, dit l'un d'eux ! Comme ses idées étaient grandioses ! Comme sa main était puissante ! A quelle hauteur s'était élevée cette société, puisqu'à coté de ses ruines mêmes, les constructions modernes me semblent mesquines ! - Non pas, lui-dis-je aussitôt, regardez de ce côté, il est un dôme surmonté d'une croix qui brille sous les rayons de l'astre que nous admirons. C'est St. Pierre, édifice qui surpasse par ses dimensions, la beauté de sa forme et la hardiesse de sa construction tous ceux de Rome antique. Mais d'ailleurs cette force que vous admirez, cette puissance d'action dont vous voyez la magnifique expression, est sous un autre rapport le monument de la dégradation et de l'opprobre du peuple romain. Comment cela ? me fut-il répondu. — Vous savez quelle était la destinée de cet édifice. C'est ici qu'avait lieu cette incroyable monstruosité, les combats des gladiateurs. Sous ces degrés que vous voyez là bas étaient les loges des bêtes féroces destinées à dévorer les hommes. De ce côté près de la porte principale était l'autel sur lequel on immolait des victimes humaines avant de commencer les jeux. Quelle cruauté, quelle affreuse dégradation de l'homme, de la société, me rappelle cet édifice ! Que de sang a coulé dans cette arène ! De combien de cris d'une joie atroce ces murs m'ont-ils fait entendre l'écho ! oh ! pour moi, ce n'est pas ici que je trouve Rome ancienne belle et glorieuse.

Et sans donner le temps d'une réplique à mon interlocuteur, car je tenais à émettre quelques des idées chrétiennes que ce jour et ce lieu m'inspiraient, j'ajoutai : Ce ne sont pas seulement des hommes appartenant à la dépravation antique, que le sang a rougi cette enceinte. Une société sublime par sa morale et son dévouement s'était formée au sein de l'Empire romain. L'immoralité payenne se sentait insultée de la vertu des chrétiens. On a persécuté ceux-ci pendant trois siècles par les chevalets, les roues, les lames de fer rougies, les scies, les grils ardents, par les plus horribles supplices que l'on puisse inventer. Mais c'est ici dans ce lieu même que la persécution a été la plus acharnée. Le peuple entier y prenait part. Que de fois ce mot a retenti : *Les chrétiens aux lions*.

Le courage des martyrs me frappe, me dit mon compagnon mais je l'admire avec réserve. Pour en venir là, il faut avoir fait abnégation de sa raison, car c'est agir sans conviction. —

Les chrétiens n'étaient pas convaincus, repris-je avec vivacité ! — On est convaincu que de ce qu'on comprend; les martyrs mouraient pour des mystères impénétrables à la raison. — Dites le moi, monsieur, trouverez-vous déraisonnable l'homme sans éducation, qui, malgré tous ses sens et les idées de son intelligence, croit sur l'autorité au système du monde tel que l'explique une science qu'il ne comprend pas. Oh ! que de choses vous et moi, nous croyons sans les comprendre ! mais laissons cette considération.

Voulez-vous savoir comment s'explique le mystère des chrétiens immolés dans ce Colysée. Regardez au milieu de l'arène, voyez-vous cette grande croix qui domine cette enceinte, que rappelle-t-elle ? A pareil jour une croix était dressée à Jérusalem sur le sommet du Calvaire. On y avait cloué un homme qui se disait fils de Dieu et qui avait prouvé sa mission par les plus éclatants miracles. Sa mort a été accompagnée de prodiges éclatants au ciel et sur la terre, prodiges attestés par ce Proconsul de Rome qui avait condamné le Christ à mort, et qui ont été consignés dans les annales de l'Empire conservées sur ce mont, en face de nous, le Capitole. Jésus s'était donné comme le rédempteur attendu par toutes les nations. Il venait arracher à la justice divine les hommes coupables et descendus à ce degré de crime, que nous rappellions tout à l'heure en évoquant les souvenirs de ce monument. La veille de sa mort le Christ avait dit : personne ne peut donner une plus grande preuve d'amour à ceux qu'il aime que de mourir pour eux. Cette parole, les martyrs en comprenaient le sens admirable. Leur cœur s'enflammait à la pensée de l'amour que Jésus leur avait témoigné sur la croix. L'amour se paie par l'amour, le sang par le sang.

Et quant à nous, hommes de cet âge, ce serait ici dans ce lieu moins qu'ailleurs, que nous devrions émettre des doutes sur la foi qui a été le principe de leur martyre, et que ce martyr même a fait propager si rapidement.

Pour donner la plus forte démonstration de la divinité de la divinité de celui dont les chrétiens professent la doctrine, je n'ai qu'à faire parler ces monuments. Écoutez : une voix va sortir et de toutes les pierres qui composent ce qui en subsiste encore, et de la poussière de ses débris, et de l'arène, scène des faits divers que ces murs ont vu s'opérer. Reportez-vous à Jérusalem : à dix-huit siècles et quelques années ; voyez ce proconsul de Rome, tout tremblant à qui il faut se prononcer sur le sort d'un innocent en face d'un peuple furieux qui demande sa mort. — Que ferais-je, dit-il, de Jésus que vous appelez le Christ ? Le peuple s'écrie : Qu'il soit crucifié. — Mais quel mal a-t-il fait ? — Le peuple crie plus fort : Qu'il soit crucifié. Alors le juge inique se lave les mains, et il dit : Je suis innocent de la mort de cet homme. Et de tous les endroits que couvre cette foule immense s'élève une clameur épouvantable qui ébranle le ciel et la terre : Que son sang soit sur nous et sur nos enfants ! Jésus est livré aux Juifs qui le crucifient. Trente-sept ans après, Jérusalem révoltée voit les légions Romaines à ses portes ; elle soutient une défense désespérée ; jamais calamités plus horribles ne pesèrent sur une ville assiégée. La famine força les mères de manger leurs enfants ; onze cents mille juifs périrent dans cette guerre. Titus, vainqueur de la cité déicide, amena un grand nombre de ses habitants en captivité. Que sont ils devenus ? Ils ont été employés à construire cet édifice même sur lequel nous sommes placés ? Chose

étonnante ! les fils d'Israël qui dans la servitude d'Égypte ont élevé les Pyramides, qui dans la captivité de Babylone ont travaillé aux gigantesques constructions de cette cité, ont bâti le plus beau monument de Rome ancienne, ce Colysée. C'est bien avec raison qu'on a dit d'eux, qu'ils ont mis la main dans toutes les grandeurs et dans toutes les bassesses. Quand Titus eut vu le monument terminé, il donna pour l'inaugurer une grande fête, une vraie fête Romaine. Cinq mille hommes furent égorgés dans cette arène. C'était ce qui restait de Juifs amenés de Jérusalem où eux-mêmes leurs pères avaient élevé le cri du Calvaire. Faites attention maintenant, messieurs ; ne voyez-vous pas le sang qui dégoutte de toutes ces pierres. Oh ! ici, ne devez-vous pas nous écrier, avec le centurion témoin des prodiges de la mort du Christ : Oui cet homme est vraiment le fils de Dieu !

Ici la vengeance du Ciel a complété le châtement du peuple déicide. Mais cette nation exécutrice de la justice divine, qu'est-elle devenue ? Peuple Romain, autrefois le maître du monde, tu ne viens plus célébrer tes victoires et tes fêtes en remplissant les immenses gradins de cet amphithéâtre. Ce monument même qui faisait ton orgueil est dépouillé de tous les ornements, de toutes les richesses dont il était si magnifiquement décoré. Une partie du Colysée est en ruine. Voici là, à nos pieds, les restes des colonnes et des arcades, je regarde autour du monument ; des ruines encore, ruines des plus fameux temples des dieux, ruines du palais des Césars, ruines des portiques de ce forum, siège de la domination du peuple roi.

De cette hauteur, portons maintenant nos regards sur ces dômes qui brillent là de toutes parts sous les rayons argentés de l'astre des nuits. Quelle société se presse dans ces édifices ? Quel est le maître aujourd'hui dans la cité des maîtres du monde ? C'est un homme qui se dit le vicaire de celui qui fut attaché aujourd'hui sur la croix du Calvaire. Le Christ avait dit à l'un de ceux qui le suivaient : Tu es Pierre et sur cette Pierre, je bâtirai mon église. — Allez, enseignez toutes les nations. Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Comme j'ai été envoyé, je vous envoie moi-même. Et ce pauvre pécheur de la Galilée, qui entendait ces paroles, après la mort de son maître, forma l'audacieux dessein d'établir le siège de la puissance qui lui était donnée dans la ville où régnait César. Les puissants empereurs ont fait une guerre acharnée à Pierre et à ses successeurs, mais ils ont été vaincus. Les Césars ont disparu ; le peuple dominateur des nations a péri sous la main d'obscur barbares ; les monuments qui faisaient la gloire de l'orgueilleuse cité n'offrent presque tous que des ruines : Mais le chef des chrétiens est le maître à Rome ; de là il domine sur deux cents millions de sujets. Il a son trône dans le plus beau monument que l'art ait jamais élevé. Et aujourd'hui, dans cet édifice, et dans tous ceux que vous voyez dominés par une croix, l'image du crucifié de Jérusalem a été révérée avec la foi la plus vive, l'amour le plus ardent ; le Christ a reçu l'hommage de l'adoration. Ses plaies creusées il y a dix-huit siècles ont été arrosées de larmes abondantes. C'est le jour de son triomphe sur les âmes. Ah ! ici, l'amour déborde facilement du cœur, car la foi est bien forte dans l'esprit. Cette foi, elle est confirmée par la réalisation de la parole du Christ : "Quand j'aurai été élevé sur la croix, j'attirerai tout vers moi". Oui, il a tout attiré vers lui. Il règne en vainqueur et

tout ce qui s'est opposé à sa doctrine a été brisé et est tombé en ruines. Voyez, ces débris de la puissance romaine vous l'attestent.

Mais la religion ne laisse détruire que pour réédifier. Elle n'envisage la mort que comme une transformation. Qu'a-t-elle fait des restes de la puissance payenne ? Elle a soufflé sur eux comme autrefois le prophète Eséchiel sur les ossements arides, elle a animé ces squelettes d'une vie féconde en belles et saintes œuvres. Voyez ce qu'est devenu ce Colysée sous l'inspiration chrétienne. — Quel changement ! Cette arène, siège de tant d'horreurs et de monstruosité a été changée en sanctuaire. Outre cette grande croix qui s'élève au milieu, vous en voyez un certain nombre de plus petites rangées le long de l'enceinte : c'est là, que les chrétiens viennent méditer sur la passion de leur Sauveur, et s'encourager par cette méditation à s'élever jusqu'à cette vertu dont ce sable imprégné du sang des martyrs leur rappelle de si héroïques exemples.

Ici, toutes les semaines, un serviteur du Christ qui se fait gloire d'imiter particulièrement sa pauvreté, un religieux franciscain assemble le peuple et il lui prêche cette morale de l'Évangile qui apprend l'humanité, la douceur, la charité, les vertus les plus propres à faire le bonheur de la société. Ici quelques fois la bienfaisance vient exercer ses œuvres. Ces jours passés j'assistai à une abondante distribution d'aumônes faites à ceux qui avaient souffert de la récente inondation du Tibre.

Eh ! bien ! le Colysée, ce théâtre des plus grands crimes qui pouvaient insulter la majesté divine, cette école de tous les vices qui a abruti les dominateurs de l'univers, cette place horrible où l'on s'est joué si cruellement de la vie des hommes — le Colysée, changé en un lieu de prières, d'instruction morale, et de charité, voilà encore un hommage éclatant rendu à la foi chrétienne. La preuve que le Christ a donné de la vérité de sa doctrine, c'est le bien qu'elle faisait à la terre. Nous sommes bien placés ici pour apprécier ses fruits. Rappelez le passé, voyez le présent. Qu'était, sous le rapport des qualités du cœur, l'homme des temps anciens ? qu'est aujourd'hui le chrétien ? La barbarie payenne n'existe plus, le monde en est délivré. Et le changement dont ce monument nous présente le spectacle, n'est qu'un symbole de la régénération opérée dans toutes les parties du corps social. Rendons nos hommages à qui de droit. La croix qui s'élève dans l'arène du Colysée doit engager, à reporter le tribut de notre foi et de notre reconnaissance à la croix dressée aujourd'hui sur le Calvaire. (*)

Ces considérations ne parurent point accueillies défavorablement. Il fallut bientôt songer à descendre. Je laissai mes compagnons s'éloigner, et je remerciai Dieu de tout mon cœur de ce qu'il m'avait donné l'occasion de rendre cet hommage à la croix dans un tel jour et dans un tel lieu.

Je descendis avec lenteur les longs escaliers de l'édifice. Rendu dans l'arène, j'ai attendu que tous les visiteurs du monument fussent partis. Resté seul, dans l'immense enceinte, j'ai fait les stations du *Via Crucis* : puis assis sur un tronçon d'une colonne antique en face de la croix, j'ai abandonné mon âme quelques moments encore aux impressions que devait produire la réunion de tant de circonstances solennelles

(*) Cet entretien n'est point une fiction ; il a eu lieu réellement ; mais on sent que les arguments présentés dans la conversation n'ont point eu le développement et la forme qu'offrent ce récit.

et mystérieuses. Je quittai le Colysée avec regret. J'aurais voulu y passer la nuit. Il était onze heures. Je regagnai ma demeure en repassant par le Forum dont les ruines si gracieuses m'apparaissaient au clair de la lune. Je m'arrêtai un instant aux pieds du Capitole. Je dis une prière à la porte de la prison Mamertine où fut enfermé St. Pierre. Etouffant les émotions que ces lieux divers excitaient, j'entrai dans mon logis. Ma fenêtre donnait sur la maison où St. Paul a habité deux années et où St. Luc a écrit cet Évangile qui contient le récit de la Passion de Jésus : j'y jetai un pieux regard, et je cherchai ensuite un sommeil qui ferma difficilement mes yeux attachés aux visions de cette journée.

O Rome, ô ville, dans laquelle on ne vit que de grandes idées, de fortes émotions, tu as présenté à mon intelligence, à mon cœur, à mes sens, bien des attraites, mais nulle impression n'est restée de toi plus vive et plus belle en mon âme, que celle de ce jour sacré, où par les clartés que la religion a fait briller à mes yeux dans tes sanctuaires et sur tes monuments, tu as transformé ma foi en une intuition des merveilles de l'ordre divin que contemple et admire le Ciel. J. S. R.

Correspondance d'Europe.

Flavigny, (FRANCE), en la fête de St. JOSEPH 1876.

Monsieur le Rédacteur,

Je considère que la rédaction, le Gérant, les propriétaires et enfin tout le personnel du Collégien sont tout-à-fait indignes qu'on pense à eux. Malgré des promesses solennelles, faites presque sous serment, je n'ai pas reçu un traitre numéro depuis mon départ.

Arrivé à Flavigny hier soir, j'ai eu le plaisir de voir le Frère Gadbois, ex Gérant du "Collégien", ainsi que le Frère Gonthier de Québec. Le Frère Gadbois m'a donné quelques nouvelles du Collège ; il venait de recevoir une lettre de St. Hyacinthe ; j'ai été heureux d'apprendre que vous êtes encore de ceux qui "se nourrissent de l'air natal", comme dit Virgile, je crois. Toutefois, malgré l'affreuse négligence de votre bureau, je vous adresse ces quelques lignes, dans l'espérance qu'en me voyant si bien dans les sentiments d'un canadien errant qui envoie dire à "ses amis qu'il se souvient d'eux", vous soyez enfin touchés d'un repentir salutaire, quoique tardif, et me donnerez enfin signe de vie.

Je suis donc à Flavigny, la maison d'études des Dominicains. Nous y avons été reçus, mes deux compagnons et moi, à bras ouverts. Les Frères Prêcheurs se sont montrés partout à notre égard grands partisans des principes qui ont droit de cité chez nous, au Canada, en matière d'hospitalité. Dans ces pays-ci, il faut aller à l'hôtel, même là où vous avez des connaissances : ce n'est pas comme au Canada où chaque presbytère et chaque évêché est l'*hospitium*. Il y a à cela bien des raisons fort légitimes, j'en suis sûr, mais qui n'empêchent pas le voyageur canadien d'être tout réjoui et tout heureux quand il est accueilli chaudement, gaiment, hospitalièrement, comme chez les Pères Oblats à Leeds et les Pères Dominicains partout où nous les avons rencontrés.

Flavigny est un nid d'aigle. Cela ne veut pas dire que tous ceux qui habitent ce lieu élevé soient des aigles. Au contraire, j'ai rencontré ce matin, en faisant une

petite promenade à travers *la ville*, plus de *taupes* que d'aigles. Je parle au *figuré*, pour exprimer mieux le dégoût que j'éprouve à la vue de cette misérable population de paysans français pour qui le dimanche n'est rien. A neuf heures du matin, je voyais un savetier qui battait la semelle, pas au figuré; un maréchal ferrant qui ferrait, toute une population qui travaillaient. J'en excepte quelques-uns; ceux-là me paraissent des aigles: un vieux, à l'air canadien, se faisait la barbe, à la fenêtre, tout comme au Canada, en se préparant à la messe.— Mais ces braves gens sont "rari nantes in gurgite vasto". Le Dimanche n'est guère observé.— Comme disait un convers: "quant à Flavigny, ça ne vaut pas cher", et il avait raison le cher frère. Tous ces ouvriers et ces paysans, ça vous regarde le prêtre *de travers, oculo torvo*, comme vous dites, dans vos doctes réunions: ça lit le Siècle, le Rappel etc. c'est prêt, ou peut s'en faut, à recommencer les scènes de Vandalisme qui ont déshonoré la première révolution. Ils ne sont pas tous mauvais: il en a de très bons.

Ils devraient tous être bons: ils vivent dans la patrie de St. Bernard, de Bossuet, de Ste. Jeanne de Chantal. Ils habitent un beau pays, très ressemblant à nos townships de l'est: pays illustré par une foule de souvenirs historiques et religieux. Jugez-en par les quelques notes du trajet de Paris à Flavigny, que je prends au hasard dans mon petit journal. Tenez nous voici à Sens, à 30 hrs. environ de Paris: vous y verrez une cathédrale dont les communautés datent du 10^e siècle; les ornements sacerdotaux de St. Thomas Beckett, une foule de monuments historiques et artistiques. Dans tous ces villages, dans toutes ces petites villes, vous rencontrez de belles vieilles églises du Moyen-Age—Mais tenez, nous voici à Tonnerre, à peu près 50 hrs de Paris—Vous avez entendu Matois dans la leçon de chant.

"A Tonnerre, en Bourgogne, on dit que le vin est bon! Mais, comme le rat de Lafontaine, "nous n'y bûmes point"—c-à-d que nous primes du café: si le vin du pays ne vaut pas mieux, je n'ai pas de compliment à lui faire.

Tous ces endroits sont encore vivants des souvenirs des Ducs de Bourgogne et de leurs brillantes cours— Ici, V. G. est un hôpital avec une salle des malades, bâtie en 1295 par Marguerite de Bourgogne, et où sont les tombeaux de la fondatrice et de Louvois— Voici Nuits sous-Barière: il y a 505 habitants: eh bien! vous y trouverez une magnifique chapelle ogivale du douzième siècle. A quelques milles plus loin, c'est Monbord, qui possède le château des anciens Ducs de Bourgogne, du moins le donjon; car le château lui-même ayant été acheté par Buffon, le célèbre naturaliste, fut par lui démoli en 1742. Sa maison y est encore telle qu'elle était de son temps, ameublements, etc.

Poussez un peu plus loin. Voyez-vous cette petite montagne à votre droite et sur son penchant un petit village gracieux! c'est *Sainte Reine*; c'est le *Mont Aurois*: là fut martyrisée sainte Reine; là est la source d'eau, miraculeuse dans les siècles de foi; là est un lieu de pèlerinage encore fréquenté— Levez les yeux sur le sommet du *Mont Aurois*; voyez-vous cette statue colossale? C'est la statue de Vercingétorix, élevée à la mémoire du fameux chef gaulois, défenseur des libertés de sa patrie contre César; statue élevée par les soins d'un autre César que Montalembert avait en vue, quand on lui demanda un *toast*, dans un dîner et qu'il répondit: Je bois à la mémoire de Vercingétorix. Pas loin de là est le château (12^e siècle) de Bussy Rabutin, famille de Madame de Sévigné dont la chambre y est encore avec de beaux tableaux de Poussin, de Ménille etc.

Ainsi, à chaque pas, des monuments religieux, littéraires, artistiques. Ce pays est pour moi d'un intérêt puissant. Malheureusement, les circonstances me forcent à le traverser presque à vol d'oiseau. J'espère, au retour de Rome, pouvoir m'y arrêter un peu plus.

La petite ville de Flavigny elle-même est très intéressante

à visiter. C'était autrefois une place forte; elle est très ancienne. Quoique de peu d'importance en elle-même, elle renferme des monuments remarquables. Le plus intéressant pour moi était bien sans doute le couvent des Dominicains. C'est un édifice relativement moderne que les Pères agrandissent de jour en jour. Au centre du carré formé par les cloîtres vous voyez la statue du P. Lacordaire, fondateur de cette maison.

Il y a ensuite l'église paroissiale, vieux monument de la plus belle époque gothique: église très curieuse à visiter, surtout à cause des boiseries sculptées du chœur. Il paraît que ces boiseries furent faites à une époque où les artistes étaient dirigés par des maîtres peu amis des Bénédictins de l'abbaye voisine; car les bons vieux moines y sont représentés avec un air merveilleux sans doute, mais dans des postures et avec des figures plutôt propres à exciter le ridicule qu'à porter au respect. A côté se trouvent les ruines de l'ancienne et merveilleusement belle abbaye des Bénédictins. Le séjour de la prière est aujourd'hui occupé par de grossiers paysans; vous circulez dans ces cloîtres, ces splendides galeries, ces vieilles cellules, studieuses retraites des enfants de St. Bernard, et vous vous sentez pris d'une profonde tristesse à la vue des ruines amoncelées par la Révolution. Il y avait autrefois une église attachée au couvent. Le propriétaire l'a vendue pour 3,000 francs et elle en valait 3,000,000! Mais la triste population qui grouille autour des splendeurs, créées par les âges de foi, est trop rapprochée par ses habitudes des sentiments des Vandales pour apprécier ces choses. C'est triste, profondément triste; et penser que les enfants de la Grande Révolution se préparent peut-être à détruire de nouveau les sanctuaires de la science et de la prière que l'Église cherche péniblement à élever à Dieu sur les ruines qu'elle a trouvées par tout après la terrible tourmente révolutionnaire.

Mais il se fait tard. Bon soir et au revoir.

Votre ami, J. R. Ouellette.

Monsieur le Gérant.

D'ordinaire, je m'occupe avec un certain plaisir de vos charades, rébus, mots carrés &c; et je les résous ou je ne les résous pas. Mais quelquefois mes succès par le passé il m'est venu une seule fois à l'esprit de vous envoyer une réponse, parce que cette fois un insecte soumis à l'investigation avait excité davantage ma curiosité, et que le désappointement que j'éprouvai ensuite à la vue d'un Arachnide au lieu d'un Insecte, me porta à vous adresser une rectification.

Bien mal m'en a pris, paraît-il; car je me suis attiré de la part de l'auteur du problème, une décharge assez inattendue, mais assez grosse, Dieu merci! de récriminations.

Loïn de moi, Mr. le Gérant, de vouloir entretenir une tempête à propos d'un grain de sable. Seulement, dans l'intérêt de la justice et de la vérité, je répliquerai deux ou trois mots.

Je dirai donc à M. F. L. T. A. que ce ce n'est dans Poitevin, ni dans Bénard, ni en général dans aucun dictionnaire simple de la langue que l'on va chercher des renseignements en histoire naturelle. Oui, sans doute, Poitevin et Bénard et beaucoup d'autres avec eux confondent les Araignées et les Insectes; mais les temps sont passés où l'on appelait indifféremment Insecte les Insectes vrais, les Araignées, les Crustacées, les Myriades, les Vers et qui le croirait? les Batraciens et les Reptiles. Quels drôles d'insectes que des crapauds et des serpents!

Mon aimable contradicteur s'oppose à ma rectification sous prétexte qu'il écrivait pour des gens peu ferrés sur l'histoire naturelle. En vérité, c'est trop naïf de déprécier ainsi pour se racheter et le Collégien et les lecteurs du Collégien.

Pour ma part, je sais de science certaine, M le Gérant, que votre journal peut se glorifier d'être lu par un très grand nombre de personnes aussi ferrées, et même plus ferrées que moi sur l'histoire naturelle. En tête, on peut citer avec un certain honneur, je pense, M l'Abbé Provancher, lequel comme on sait, ne sympathise pas beaucoup avec les bévues en fait de science. Et dans tous les cas, il est hors de doute que nul de vos lecteurs, si large qu'il soit, n'est indifférent à être renseigné bien ou mal sur la nature des choses, ni disposé à prendre des vers luisants pour des lanternes, à confondre par conséquent des Araignées avec des Insectes, pour me servir d'une juste comparaison, des anguilles avec des couleuvres, des diindes avec des oies.

Votre très humble et très Obéissant serviteur.

F. X. B.

conséquent des Araignées avec des Insectes, ou pour me servir d'une juste comparaison, des anguilles avec des couleurs, des dindes avec des oies.

Je demeure,
M le Gérant,
Avec respect,
Votre très humble serviteur,
F. X. B.....

M. LIBOIRE GIROUARD.

La mort vient d'enlever le doyen d'âge du clergé de ce diocèse, le vénérable M Girouard, Curé de St. Simon: il est décédé à l'évêché le 31 du mois dernier, dans sa 77ième année; il était parent à un degré éloigné du fondateur de cette maison.

On a redit avec éloges ses vertus sacerdotales, sa charité pour les pauvres, son zèle et son dévouement de pasteur. Mais nous nous faisons un devoir de rappeler spécialement ses dispositions généreuses en faveur de l'éducation ecclésiastique. Il a fait instruire dans ce collège et dans d'autres institutions plusieurs élèves qui sont devenus des membres du clergé. Il sentait que l'Eglise de ce pays demandait de plus nombreux ouvriers évangéliques; il savait que la modicité des ressources de leurs parents interdisait l'entrée du Collège à un certain nombre d'enfants, qui paraissaient avoir une vocation, et il a compris qu'un prêtre ne pouvait faire un meilleur usage du superflu de ses revenus qu'en appelant d'autres à faire le bien qu'il a opéré lui-même, et en préparant pour le Seigneur des ministres qui devaient étendre son empire sur les âmes; c'est pour lui un mérite devant Dieu et ce doit être un honneur pour sa mémoire.

Nous saisissons cette occasion pour dire que le Collège de St. H. a dû à la libéralité de dignes membres du clergé, excitée par l'intelligence de l'excellence d'une telle œuvre, des fondations qui lui permettent de donner tous les ans en tout ou en partie l'éducation à des élèves en qui se manifeste l'appel de Dieu au ministère sacré. Un grand nombre de prêtres en sont sortis qui n'auraient point rendu à la religion les services qu'elle en a reçus, sans les dispositions testamentaires de curés distingués faites dans le but de favoriser le recrutement du corps sacerdotal. Nous rappellerons entre autres à la reconnaissance publique, les noms de M le G. V. Deguise, Curé de Varennes, ami intime du fondateur de cette maison, M Grenier, Curé de Chateaugay, M Chevretils, Curé de St. Constant, M le G. V. Demers, Curé de St. Denis, et tout récemment M Archambault, Curé de St. Timothée. Leur mémoire ainsi que celle d'autres bienfaiteurs est conservée dans cette maison avec une respectueuse gratitude.

R. I. P.

En retard. Le dernier No. du *Spectator*, 1. Avril, ne nous est pas encore parvenu.

À MÉDITER.

CHARADE.

Mon premier est LATIN.
Mon second est ANGLAIS.
Mon tout est ALLEMAND.

ÉNIGME.

Plus j'ai d'esprit, plus je suis bête;
Plus je suis bête, plus on rit;
Quand j'aurais cent fois plus de tête,
Je n'en aurais pas plus d'esprit.

MOT CARRÉ.

1er. Une ville d'Europe.
2nd. Un personnage musulman.
3me. Grain. Ame. Corde

ÉPITAPHE.

Ci-gît dessous ce marbre blanc
Le plus avare homme de Rennes,
Qui mourut tout exprès le dernier jour de l'an
De peur de donner des étrennes.

RÉFONSES.

Voir le dernier No. du "Collégien."

À la Charade,.....ANGLE-TERRE.

AUX MOTS CARRÉS,

No 1.	No 2.	No 3.
ADAM	ROME	ZERAL
DAME	OBED	ELOPE
AMER	MERE	ROPAN
MERE	EDEN	APALE
		LENEE

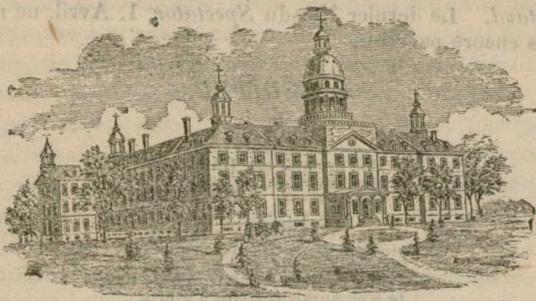
M. L. T. a répondu aux trois mots carrés et à la Charade.
Rev. M. Desaulniers, et Mr. F. A. Holmes au No. 1.
Rev. F. L. T. A. au No. 2.
Rev. A. P. D., à la Charade.
Nous avons omis dans notre dernier No. le nom du Rev. J. A. D. qui avait répondu au mot carré de Mr. E. S. D.

Listes du 3 Avril.

RHÉTORIQUE	— Latin	N. Lebœuf.
"	Anglais	N. Lebœuf.
BELLES-LETTRES	— Latin	G. Fortin.
"	Anglais	Eug. Dufresne.
VERSIFICATION	— Latin	J. Beaulnes.
"	Angl.	J. Beaulnes.
MÉTHODE	— Latin	G. Lavallé.
"	Angl.	F. Daigneau.
SYNTAXE 1ère div	— Latin	A. Bernard
"	Angl.	N. Fontaine.
"	2de — Latin	A. Demers.
"	Angl.	A. Jourdain.
ELEMS. LATINS	—	C. Racicot.

Listes du 10 Avril.

RHÉTORIQUE	—	N. Lebœuf.
BELLES-LETTRES	—	C. Richard.
VERSIFICATION.	—	V. Normaudin.
MÉTHODE	—	G. Lavallé.
SYNTAXE, 1re. Div.,	—	A. Bernard.
"	2de. Div.,	A. Demers.
Elems.-Latins,	—	J. Bachand.
Classe Prep.,	—	L. Provost.



SEMINAIRE DE ST. HYACINTHE P.Q.

Le cours d'études suivi dans cette institution se fait en huit années. Il comprend l'enseignement des langues Française, Anglaise, Latine et Grecque, l'Arithmétique, la Géographie, l'Histoire, les Belles-Lettres, la Rhétorique, la Philosophie, la Physique, la Chimie, les Mathématiques, & &.

Tout élève doit porter habituellement le costume de la maison, consistant en une redingote bleue avec une nervure blanche, connue sous le nom de *capot d'écolier*; il faut strictement aussi une ceinture bleue et une casquette de drap.

Conditions.

1o. — Le Prix de la pension et de l'enseignement est de	\$80.00.
2o. — Le prix pour les demi-pensionnaires est de	50.00.
3o. — Pour ceux qui prennent leurs repas en dehors du Collège	30.00.
4o. — Pour les externes.	16.00.
5o. — Musique instrumentale	20.00.
6o. — Lit & Lavage,	24.00.

Les prix mentionnés dans les trois premiers articles précédents comprennent les frais du médecin et sont payables : la moitié en entrant et l'autre au 1er. Février.

BON A SAVOIR.

Plusieurs de nos Abonnés paraissent douter que nous ayons encore des *blancs de reçus*; qu'ils veuillent bien nous faire parvenir le montant de leur **abonnement**, et nous nous engageons à leur donner *gratis* tous les renseignements voulus. Adressez :

Au Gérant du "COLLÉGIEN"
Collège de St. Hyacinthe.

EUGENE DROLET

OU
L'ÉCOLIER MODÈLE.

(BROCHURE DE 80 PAGES in 12.)

Nous avons encore en main un certain nombre d'exemplaires de cette intéressante et édifiante brochure dont nous pouvons disposer à raison de 10 centins l'exemplaire.

PAYAN & CARON.

—*—*— MAGASIN POPULAIRE. —*—*

M. M. PAYAN & CARON, Tout en remerciant leurs nombreuses pratiques de l'encouragement qu'ils ont reçu, prennent la liberté d'annoncer qu'ils ont toujours en mains, comme par le passé, un assortiment des plus variés et des plus considérables de marchandises de *goût*.

Tous s'accordent à reconnaître que par la supériorité de ses marchandises et la *modicité* de ses prix, la maison Payan & Caron est une des plus recommandables de la localité.

UNE VISITE EST RESPECTUEUSEMENT SOLICITÉE !

PAYAN & CARON.

ATELIER TYPOGRAPHIQUE.

DU

"COLLÉGIEN."

IMPRESSIONS !

PRIÈRES,

PROGRAMMES, ETIQUETTES,

CARTES DE VISITES, CARTES D'AFFAIRES,
TÊTES DE COMPTES, BLANCS DE REÇUS,

GRAVURE DU COLLÈGE,

IMPRIMÉE SUR PAPIER A LETTRES & ENVELOPPES.

Le tout exécuté avec *propreté* et *punctualité*, et à des *prix* très réduits.

J. Marciel, Gérant.